

Les crises et la science de la durabilité : contingences et nécessité

Laurent Vidal, Représentant de l'IRD au Mali, Bamako, Mali

30 août 2022



Mise en contexte

Les espaces médiatique, intellectuel et scientifique voient de plus en plus se rencontrer deux enjeux, l'un s'adressant à l'humanité (les crises), l'autre au monde de la connaissance (la science de la durabilité). De ces transformations de la marche du monde et de la science, les chercheurs doivent s'emparer pour dire que les crises gagnent à être décryptées au travers du prisme de la science de la durabilité et que celle-ci peut s'en trouver transformée en se penchant sur ces événements « limites ». Ce sera là l'illustration par excellence d'une science en prise intime avec les tensions, angoisses et bouleversements qui caractérisent le monde et la représentation que l'on s'en fait.

La diversité des crises

Notion intuitive au risque d'être floue du fait de son usage de moins en moins discriminé, la « crise » définit initialement un événement, exceptionnel, délimité dans le temps, et provoquant (ou susceptible de provoquer) des bouleversements considérés comme négatifs. Ceci étant des exemples de « crises » semblent élargir cette définition : la crise climatique s'avère de moins en moins balisée dans le temps, à tout le moins celui d'une génération, et la crise due au Covid 19 risque d'être bien moins rare et exceptionnelle que ce l'on a imaginé lors de sa survenue : l'horizon épidémique est bien celui de zoonoses. Les crises sécuritaires, elles, ont ceci de particulier qu'elles sont amplifiées, à défaut d'être déterminées, par d'autres séries de crises (climatiques, sanitaires mais aussi sociales, politiques). On est donc en présence d'un feuilleteur de crises, cumulables et qui plus est multifactorielles.



Camp de réfugiés de Tabarey-Barey, région de Tillabéri au Niger, 2016 (photo Mariame Sidibe)

Les crises, cas d'école pour la science de la durabilité

Appréhender plus spécifiquement les crises sécuritaires dans leurs diversités (de causes, de dynamiques – structurelles et conjoncturelles) impose la mise en commun de regards et d'expertises variées et suppose une écoute des perceptions des parties prenantes, acteurs comme victimes de ces crises. Cette exigence est encore plus impérieuse que pour tout autre enjeu de recherche en raison de la profusion d'analyses qu'elles suscitent (agences, ONG, bailleurs, bureaux

d'étude, centres de recherche, universités), s'inscrivant dans un marché de la crise (avec ses budgets, ses carrières, ses sujets de prédilections) Cette profusion a pour conséquence de minimiser les « besoins des populations » en les reléguant derrière des visions et des approches standardisées, principalement promues par les Agences internationales d'aide et reprises localement, et des diagnostics/recommandations guère originaux et souvent redondants.

De ce point de vue, les crises sécuritaires, affectant notamment les pays du « Sahel central » (Mali, Burkina, Niger), constituent un cas d'école de la nécessaire inscription des analyses des chercheurs dans la science de la durabilité. Trois points d'ancrage forts des crises sécuritaires dans la science durabilité sont en effet repérables : 1/ ces crises dessinent des objets de réflexion aux interfaces, car leurs fondements comme les moyens d'y répondre ne relèvent ni d'un seul facteur explicatif ni ne débouchent sur des solutions uniques : les conflictualités entre agriculteurs et éleveurs, par exemple, se croisent avec des tensions entre descendants de captifs et de nobles, et entre populations locales et représentants de l'Etat. Ce faisant le chercheur est explicitement focalisé sur des réflexions « problèmes centrées » et non pas disciplinairement déterminées ; 2/ en conséquence seule l'interdisciplinarité peut permettre de les comprendre : par exemple, les regains d'intérêt – parfois sous pression de groupes armés terroristes – pour d'autres pratiques de justice (que l'on qualifiera de coutumière, traditionnelle), interpellent le juriste, l'historien, le sociologue et l'anthropologue ; 3/ compte tenu du foisonnement de diagnostics posés et de solutions avancées, analyser les crises suppose de partir des ressentis des populations, de leurs besoins : ainsi, les enquêtes montrent que le « besoin primaire » exprimé est, généralement et de façon vitale, celui de pouvoir vivre et travailler en sécurité. Se pencher sur les expressions des crises sécuritaires renvoie d'abord et avant tout l'analyse à des enjeux de survie, des besoins nettement existentiels qui coiffent ceux, plus classiques et aussi mis à l'épreuve, tels que se soigner, se former, travailler, se nourrir, etc. Ces trois points sont autant d'exigences de la science durabilité.

Quels enseignements pour la science de la durabilité ?

Travailler sur les crises, outre le fait que l'on est au cœur de la philosophie de la science de la durabilité, se caractérise par des caractéristiques susceptibles d'en renouveler, même à la marge, ou d'en préciser les contours. Ceci sur trois aspects : 1/ collecter des données sur les crises sécuritaires n'est pas sans danger et met à l'épreuve nos méthodes : les données de seconde main (par exemple collectées par les structures qui comptabilisent les incidents sécuritaires et reprises par le chercheur) peuvent être privilégiées et en obtenir de première main suppose un travail patient, un réseau de connaissances (ce qui suppose de privilégier le travail avec des enquêteurs qui connaissent de près voire sont originaires des localités étudiées, plutôt que des techniciens éprouvés de la collecte des données) et une grande prudence. Une des approches promues par la science de la durabilité soucieuse d'être au plus près des besoins des populations s'en trouve donc questionné 2/ les questions étudiées ont ceci de particulier qu'elles sont à la fois ancrées dans le temps (les conflits autour de l'accès aux ressources, la progression d'un Islam rigoriste) et instables, en perpétuelles transformations sous les yeux même du chercheur (les reconfigurations des alliances locales entre « communautés » et entre groupes armés, les changements politiques dans les pays). Les savoirs produits qui découlent de ces situations sont donc non seulement contingents mais leur élaboration doit être suffisamment « agile » pour tenir compte du caractère évolutif des contextes. 3/ la science durabilité, partant des problèmes et force de proposition de solutions, se trouve mise à l'épreuve dans sa difficile influence des politiques publiques. Non pas uniquement parce que celles-ci ont des agendas peu compatibles avec la prise en compte des conclusions des chercheurs (c'est là, parmi bien d'autres exemples, la difficulté des experts du GIEC dans les enceintes politiques comme les COP) mais parce que les recherches se heurtent à des processus de délégitimation relativement inédits qui, même s'ils demeurent minoritaires, questionnent la science de la durabilité : le fait ainsi d'être renvoyé à ce que l'on est plus qu'à ce que l'on dit ; le fait de devoir prendre parti sur des choix politiques concernant le sujet étudié. La question n'est pas tant celle de l'instrumentalisation de la science à des fins politiques (processus « habituel ») que celle d'invalidation de son contenu par la disqualification d'emblée de celui qui l'exprime, ici le scientifique.

À retenir

Comme exigence intellectuelle et pragmatique, la science de la durabilité ne peut pas éviter de s'emparer des crises, notamment sécuritaires, et d'en faire un objet de recherche privilégié (et pas uniquement une contrainte méthodologique). Cette nécessité – que confirment les analogies entre l'objet « crises » et la démarche « science de la durabilité » - doit aussi négocier des contingences qui ne sont pas toutes anticipables. En ce sens, investiguer les ressorts de crises, notamment sécuritaires, constitue une forme de banc d'essai pour les principes de la science de la durabilité : en particulier sa capacité à anticiper les besoins, à renouveler ses questions de recherche et à s'adapter aux exigences du terrain .